

Henry Bordeaux

Autor(en): **Hochstaetter, Max E.H.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **7 (1910-1911)**

PDF erstellt am: **29.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-750353>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

hielt, bisweilen trank, vermochte es, das bissige kleine Tier zu verscheuchen. Vergaß er's hie und da im Wirtshaus, daheim in der halbverödeten Wohnung machte es sich bald wieder bemerklich. Frau Rübsamen sann und sann, wie sie ihm helfen könnte und fand doch kein Mittel, war ihr ja selber nicht geheuer zu Mut und ihre Miene, die verbreitete nicht eben Trost.

Da geschah's, dass das Ehepaar an einem Abend vor dem Ausziehen an das Bettlein in der Ecke, das fortzutun bisher keines von beiden den Mut gehabt hatte, zu stehen kam und hineinstarrte. „Schad um das Bett,“ seufzte der Haarschneider; „schad um die neue Wäsche“, die Haarschneiderin. „Schad um den Tisch, an dem ich solange gehobelt hab',“ klagte er. „Schad um die Windeln und Hemdchen in der Kommode“, sie. Dann zupfte sie ihn am Rockkragen, fasste einen Mut und fragte, wie es wohl wäre, wenn sie da eins von sich selber hineinlegten. Und ließ ihn nicht antworten, ehe sie zu Ende gesprochen hatte. Wenn der Sohn von einem solchen Vater wie Langbein und von einer solchen Mutter, wie die Magd, ein Wasserkopf geworden sei, ob es dann sein müsse, dass der ihre hinke oder eine schiefe Hüfte mit auf die Welt bekäme. Das schien dem ganz verdutzten Rübsamen einzuleuchten, er zeigte ein ziemlich aufgehelltes Gesicht, doch konnte er nicht umhin, sich hinterm Ohr zu kratzen und mit einer Querfalte auf der Stirn zu antworten, bevor er noch einmal die Verantwortung einer solchen Tat übernehme, fahre er aber nach Freiburg, wo er einen Universitätsprofessor fragen werde.



HENRY BORDEAUX¹⁾

La fin du dix-neuvième siècle est caractérisée en littérature par une énorme production de romans, par la banqueroute du naturalisme dégénéré (suivant le mot de J. J. Weiß) en *littérature brutale*, par l'influence des œuvres venues d'Angleterre, de Russie, de Scandinavie ou d'Allemagne. Pendant les dix premières années du vingtième siècle la production littéraire a augmenté encore :

¹⁾ D'après les notes d'une conférence faite à Genève, salle de l'Institut, le 22 Juillet 1910.

le nombre des romans et des pièces de théâtre est incalculable. La moisson est grande; plus riche par la diversité des talents et des tendances que par la valeur des œuvres. Chacun va son chemin; il n'y a plus d'école, il n'y a que des personnalités; il n'y a pas de *formule* qui permette de résumer le présent et de prévoir l'avenir.

Deux courants d'idées sont à noter, cependant. En premier lieu le mouvement que, faute d'un adjectif meilleur, je qualifierai de „*régionaliste*“. Chaque région intellectuelle de langue française tend à affirmer sa personnalité et à l'exprimer, à la traduire, en des œuvres qui, pour n'être pas parisiennes, n'en sont pas moins largement humaines. Les plus importantes de ces *régions intellectuelles* sont la Belgique et la Suisse. Je voudrais pouvoir dire la Suisse et la Belgique, mais la Belgique est en avance sur nous par la valeur de quelques-uns de ses écrivains comme aussi par la sollicitude avec laquelle le public les suit et les encourage depuis quelques années.

En second lieu nous devons signaler la place toujours plus grande que les questions morales prennent dans la littérature: l'influence d'un Tolstoï ou d'un Ibsen y est bien pour quelque chose.

Cette remarque s'applique aussi bien au théâtre qu'au roman. La poésie mise à part, on écrit toujours moins sans avoir quelque chose à dire.

Sans prêcher ou moraliser, romanciers et auteurs dramatiques se penchent curieusement sur notre époque, sur notre vie moderne, sur les misères et les crises morales, sur les consciences troublées ou perverties.

Le réalisme a fait son œuvre, il a montré le ridicule des exagérations romantiques, et les écrivains modernes ont subi son influence; mais tout en basant leurs œuvres sur l'observation, sur une psychologie plus sérieuse, ils ne se contentent plus de noter et de peindre: ils mettent dans leurs œuvres un peu de leur conscience et de leur conception de la vie.

*Notre théâtre, a pour matière la réalité ambiante et pour forme la comédie morale*¹⁾.

Les pièces néo-romantiques ou fantaisistes de Richepin, de Rostand, de Zamacoïs, ne correspondent pas à la grande tendance

¹⁾ G. Pélissier. Le mouvement littéraire contemporain. 1908.

de notre époque exprimée par les œuvres de Portoriche, d'Her-
vieu ou de Bataille.

Les romans de Paul Margueritte, Henry Bordeaux, René Bazin, Paul Bourget, Edouard Rod, sont faits de réalisme sain et modéré, de psychologie, de compréhension de la vie moderne; les préoccupations morales, ce qui ne veut pas dire moralisatrices, y prennent une grande place parfois même aux dépens du souci de la beauté, de la forme. Nous rapprochons de ces œuvres celles de Romain Rolland, ce *Jean Christophe* dont nous parlerons en détail dans un prochain article et dont le style est aussi original et pur que la pensée est virile et noble.

Dans *Ames modernes* Bordeaux dit lui-même :

Le roman fut et demeure encore pour beaucoup de personnes un simple amusement de l'esprit, un divertissement intelligent destiné à reposer des fatigues de la vie par un récit d'illusion ou une analyse des mœurs. Pour les lecteurs cultivés, il est une moderne manifestation d'art, remplaçant les épopées ou les tragédies des époques passées, emportant dans son courant le poème, le drame, la critique, et devenue l'expression la plus complète de notre esthétique. Il est plus encore, pour quelques-uns; il est le bréviaire de la vie, le livre où les hommes de notre temps déposent le meilleur d'eux-mêmes et révèlent leur conception des êtres et des choses, leur explication de l'existence; il contient notre philosophie, notre morale, notre cœur, tout ce que nous avons rêvé et tout ce que nous avons senti, enfin tout ce que nous avons essayé de comprendre.

Bordeaux, Bazin, Bourget — au moins le Bourget de *l'Etape* — défendent la tradition française, et par contrecoup, le trône et l'autel, l'ancien régime et l'église catholique, à un point de vue plus patriotique, semble-t-il, que politique ou religieux. Chez Bordeaux, le culte de la tradition s'allie au culte de l'individualisme, sa théorie morale est un composé de foi dans la puissance de la volonté personnelle et de respect des influences ataviques et éducatives qui dirigent une destinée.

* * *

Henry Bordeaux naquit à Thonon (Haute-Savoie) en 1870. Fils de juriste, il étudia le droit et devint avocat tout en collaborant à diverses revues. Il publia *Jeanne Michelin*, *Ames modernes*, *Sentiments et idées de ce temps*, et après le succès, en 1900, de son roman *Le pays natal* il se consacra entièrement aux lettres. Depuis quinze ans il a donné un nombre considérable

d'œuvres de valeur inégale; nous en donnons une liste à la fin de cet article. Nous chercherons à dégager ses idées, sa conception de la vie dans *Sentiments et idées* et en particulier dans *La Peur de Vivre*¹⁾ qui est, malgré ses imperfections, le plus sympathique de ses livres. C'est aussi celui qui le fit connaître du grand public.

L'intrigue en est ténue: un officier sans fortune, Marcel Guibert, s'éprend d'une jolie, banale et blonde jeune fille, Alice Dulaurens; trop faible pour résister à ses parents, à sa mère surtout, qui veut un gendre riche, titré, et qui ne la sépare pas de sa fille, Alice qui aime Marcel en secret, le laisse partir sans un mot d'espoir; le jeune homme se fait envoyer en Algérie et y trouve une mort héroïque. Isabelle Orlandi, créature brillante pleine de vie et d'audace, élevée dans l'idée du mariage-affaire, épouse un industriel qui lui apporte des millions et celle dédaigne Jean Berlier, un ami de Marcel qui n'a à lui offrir que sa solde et son amour. Enfin Berlier s'éprend de la sœur de Marcel, l'intelligente et courageuse Paule. Ces personnages sont un peu de même taille, on cherche le héros ou l'héroïne; on ne le trouve pas parmi les jeunes. L'héroïne est une vieille femme, Madame Guibert, la mère de Marcel et de Paule, modèle d'abnégation et de fermeté d'âme. Elle a supporté les départs et les déchirements sans se plaindre, *pour ne pas affaiblir ceux qui s'en allaient loin d'elle remplir une large destinée au lieu de l'amoindrir et de l'étriquer en demeurant à son côté.*

La séparation, pense-t-elle, loin de diminuer l'amour maternel et l'amour filial, les ennoblit et les purifie. Elle leur ôte leur égoïsme naturel et les pare de cette beauté immortelle du sacrifice où la joie et le dévouement se confondent.

Alice Dulaurens, Mary de Lauranne (dans la jolie nouvelle: *Un flirt à Evian*²⁾), tous ceux qui sacrifient leur bonheur à leur

¹⁾ *La Peur de Vivre* (1 vol in-12, chez Fontemoing à Paris; 1902). L'auteur a formulé, dans des conférences, les idées qui faisaient l'armature de son œuvre. Nous l'avons entendu à Genève, à l'Aula de l'Université, en 1906. Cet exposé a servi de préface aux éditions suivantes. L'édition actuelle (58^{me}) comporte, outre cette préface, la reproduction d'un article de René Doumic, paru le 30 Septembre 1902 dans le Journal des Débats. L'hiver dernier, la librairie Roger et Chernoviz à Paris, a donné de la *Peur de Vivre* deux éditions de famille, illustrées (in-12 et in-4).

²⁾ *Promenades en Savoie.*

tranquillité, rappellent à Henry Bordeaux le troisième chant de *l'Enfer* de Dante, et *les tristes âmes de ceux qui vécurent sans louange et sans blâme*.

Car la peur de vivre c'est précisément de ne mériter ni blâme ni louange. C'est le souci constant, unique de sa tranquillité. C'est la fuite des responsabilités, des luttes, des risques, de l'effort. C'est d'éviter avec soin le danger, la fatigue, l'exaltation, la passion, l'enthousiasme, le sacrifice, toutes actions violentes qui troublent et dérangent. C'est de refuser à la vie qui les réclame sa peine et son cœur, sa sueur et son sang. Enfin c'est de prétendre vivre en limitant la vie, en rognant le destin. — C'est l'égoïsme passif qui préfère diminuer son appétit plutôt que d'accommoder lui-même son repas, et se confine dans la mesquinerie d'une existence incolore et fade pourvu qu'il soit assuré de n'y rencontrer ni chocs, ni heurts, ni difficultés, ni obstacles, comme un voyageur qui ne consentirait à voyager qu'en plaine et sur des roues caoutchoutées.

La Peur de Vivre. Préface.

Isabelle Orlandi, Laurence Avennière (de la *Croisée des Chemins*) perdent aussi leur bonheur par lâcheté et par égoïsme, mais par une lâcheté plus active, si je peux m'exprimer ainsi.

Car il y a une autre forme de la peur de vivre :

Celle-là, il est vrai, ne craint ni l'effort, ni la peine, ni la bataille. Après l'égoïsme passif, il importe de traîner à la lumière, comme Apollon Marsyas, cet égoïsme actif qui est capable de déployer la plus grande vigueur, mais pour satisfaire un but individuel, celui de son plaisir. Il fausse notre meilleure arme qui est l'énergie. Il prétend subordonner la vie à son choix, ne l'accepter que sous bénéfice d'inventaire : donc il la craint.

La Peur de Vivre. Préface.

Bordeaux propose à notre admiration les Guibert, la famille selon l'ancienne mode, la seule vraie famille, vivant dans l'union et le respect mutuel, procédant d'un passé et préparant un avenir ; le père Rocqueveillard, type du père de famille, presque de patriarche ; Elisabeth Derize, abandonnée par son mari et sauvégardant le foyer à force de courage et d'intelligence tardivement éveillée ; enfin le Dr. Pascal Rouvray qui, arrivé à la veille de son mariage à la croisée des chemins, sacrifie à l'honneur de son nom son ambition et son amour.

Pareille à Niobé, Madame Guibert a donné son dernier enfant. Paule est partie. Elle prie pour apaiser sa douleur et demande à Dieu de protéger ceux qu'elle aime „*les morts qui reposent et les vivants qui travaillent*“.

Quand elle se releva, son visage resplendissait d'une paix sereine — la paix de ceux qui attendent la mort sans crainte après avoir accueilli la vie sans faiblesse.

„*Accueillir la vie sans faiblesse*“, là est le secret.

Et cependant il importe d'*accepter* la vie et non de la *subir*: La vie est bonne pour cette seule raison qu'elle est la vie, c'est à dire *ce qui est*. Malgré toutes les tristesses, malgré tous les chagrins, malgré le manque de proportions entre notre désir et la réalité, malgré la brièveté de la jeunesse et la mort toujours menaçante pour soi et pour tous les êtres aimés, il faut vivre, et vivre le plus possible. Il faut que chaque année, que chaque jour nous apporte la plus grande somme de sensations et de pensées, afin d'augmenter notre personnalité qui est faite de l'ensemble de nos idées, de nos amours, de nos impressions. Il ne doit pas y avoir dans notre vie des années vides: il faut qu'en nous reportant en arrière, nous découvrons dans chaque période de vie quelque chose qui a agrandi notre horizon, augmenté notre fond de connaissances et de sentiments. Car la vie ne vaut que par l'effort. C'est parce que nous refusons l'effort, que nous trouvons la vie mauvaise: avoir un but devant soi — que ce soit l'ambition, l'amour, le désir de prendre conscience de soi-même, — entretient notre âme en état de combativité, et par conséquent en pleine vigueur.

Ames modernes.

* * *

Mais il n'y a pas que l'effort, il n'y a pas que l'exaltation de la personnalité, de la plénitude de vie et d'action utile qui fait dire au romancier dans la Préface de *Vies intimes*: „Il arrive qu'on en meurt, mais on ne vit qu'en mourant.“ Il y a autre chose: la Tradition, les Ancêtres, la Terre.

Dans le *Pays natal*, Bordeaux écrivait:

Vous souvenez-vous de la légende du géant Antée, fils du Ciel et de la Terre? Il luttait contre Hercule. Chaque fois qu'il touchait la Terre, il se sentait une vigueur nouvelle. Les hommes sont ainsi. En revenant sur le sol natal, ils reprennent les trésors du passé et la foi dans l'avenir: car ils retrouvent l'esprit des ancêtres et ils comprennent que toute œuvre durable dépasse la vie d'un homme.

Dans la *Peur de Vivre* nous avons senti l'importance de la vie de famille, l'importance du domaine familial. Ces idées prennent toute leur ampleur dans *les Rocquevillard*, le roman de la race et de la terre.

Au dessus de l'héritage matériel, je place, moi, l'héritage moral. Ce n'est pas le patrimoine qui fait la famille. C'est la suite des générations qui crée et maintient le patrimoine.

Et le livre, dédié à Ferdinand Brunetière, porte comme épigraphe cette définition du célèbre critique:

La tradition ce n'est pas ce qui est mort; c'est au contraire ce qui vit; c'est ce qui survit du passé dans le présent; c'est ce qui dépasse l'heure actuelle; et de nous tous, tant que nous sommes, ce ne sera, pour ceux qui viendront après nous, que ce qui vivra plus que nous.

Pour mieux expliquer la pensée de Bordeaux, nous extrayons de *Sentiments et Idées de ce temps* ces trois passages.

L'âme de l'ancienne France était belle. C'était une âme traditionnelle et croyante. Elle connaissait les sentiments simples et forts. Elle savait prier. Elle ne s'écartait point du respect dû à ce qui nous a précédés. Elle se liait aux générations disparues par une communauté de croyances qu'elle transmettait à son tour en héritage.

Il faut des générations pour faire une race, comme il faut des années pour faire un arbre. Avec le Code civil et le bulletin de vote, dit-il, l'homme moderne a les deux armes nécessaires pour détruire la famille traditionnelle et abaisser toute supériorité. Il ne consent plus à être un simple anneau d'une chaîne. Il se rit des aïeux et n'a souci de sa descendance.

Cependant l'humanité ne revient pas en arrière. Il est vain de regretter le passé, mais il est sage d'y cueillir de grandes leçons et de belles histoires.

Les *Yeux qui s'ouvrent* et la *Croisée des Chemins* manifestent des préoccupations analogues à celles des précédents livres. Toujours ce sont la famille, le foyer conjugal, l'honneur du nom, le conflit des devoirs, la *solidarité*.

D'un regard, Pascal, avec l'horizon familial put rassembler les siens, la vieille maison, le cimetière dont il distinguait l'enclos à l'abri de l'église et il *accepta* sa vie naturellement enchaînée par le passé et par l'avenir, enchaînée comme toutes les vies humaines, car il n'y a pas d'hommes libres et c'est avec la mort la seule égalité.

La Croisée des Chemins.

* * *

La place nous manque pour montrer comment Bordeaux a compris et évoqué la Savoie et ses paysages, comment il a peint la province, ses bourgeois et ses avocats.

Nous avons cherché à dégager de son œuvre *ses idées*, nous l'avons fait avec bienveillance, ce qui ne veut pas dire que ces idées soient les nôtres¹⁾ ou que l'œuvre soit sans défauts. Nous

¹⁾ Il est intéressant de comparer Bordeaux à l'un des grands apôtres de l'individualisme, Ibsen, par exemple. De rapprocher *Les yeux qui s'ouvrent* et la *Maison de poupée*: madame Derize développe sa personnalité pour être digne de faire l'éducation de ses enfants et de sauvegarder le foyer, Nora réclame sa liberté et abandonne sa famille. Pour l'une, le progrès personnel est un moyen, pour l'autre une fin.

ne le pensons pas. Nous pensons même le contraire: les romans manquent d'action, ou sont mal construits, souvent le style est terne et peu original, la psychologie artificielle et discutable.

Mais les livres de Henry Bordeaux font réfléchir à des questions *vitales*, à des conflits moraux! ils font *penser*; ce n'est pas un mince mérite.

Nous ne savons si volontairement Henry Bordeaux a essayé de faire œuvre de directeur de conscience plutôt qu'œuvre d'artiste, mais en tout cas il peut nous aider à prendre conscience de notre force, à affirmer notre personnalité, à élargir notre horizon, à croire en nous-même, „à ne craindre ni les grandes joies ni les grandes douleurs“, „à prendre aux jours qui passent le bien qui ne passe point!“¹⁾

A notre génération qui n'a pas de Credo, pas de maître, il propose le respect du passé et de la tradition familiale quand il y a un passé et une tradition; il propose à tous le devoir, le sacrifice librement consenti, la voix de la conscience scrupuleusement écoutée.

Il montre le bonheur réalisable, si on le mérite en sachant vouloir.

Il magnifie *ces deux grandes [vertus, ces deux énergies en dehors desquelles il n'y a que flétrissure présente et qu'agonie finale: l'Amour et la Volonté*²⁾.

Chez ceux qui le lisent et le comprennent, il développe le courage et l'amour de la vie; il exerce ainsi une action *positive*, et bienfaisante.

GENÈVE

MAX E. H. HOCHSTAETTER



LISTE DES ŒUVRES DE HENRY BORDEAUX

avec l'indication des prix décernés par l'Académie française.

ROMANS ET NOUVELLES

Jeanne Michelin. — Le Pays Natal. — La Voie sans retour. — La Peur de Vivre (Prix Monthyon). — L'Amour en fuite. — Une honnête femme. — Le paon blanc (nouvelles). — Le Lac noir. — La petite Mademoiselle. — Les Rocquevillard. — L'écran brisé. — La Maison maudite. — La jeune

¹⁾ *La Peur de Vivre.*

²⁾ Paul Bourget. *Le Disciple.* Préface.

filles aux oiseaux. — La visionnaire (nouvelles). — Les yeux qui s'ouvrent (Prix Narcisse Michaut). — La croisée des chemins. — La robe de laine (non paru encore en librairie publié en feuilleton dans la Semaine littéraire du 21 Mai au 30 Juillet).

ESSAIS.

La vie et l'art. — Ames modernes. — La vie et l'art. Sentiments et idées de ce temps (Prix Bordin). — Les écrivains et les moeurs (deux volumes). — La Savoie peinte par ses écrivains. — Deux méditations sur la mort. — Pélerinages littéraires. — Vies intimes. — Paysages romanesques. — Promenades en Savoie. — La vie au théâtre. — Portraits de femmes et d'enfants.



JOSEF KAINZ

Als in der Morgenfrühe des 20. September der Telegraph aus Wien die seit Tagen erwartete Nachricht meldete „Josef Kainz tot!“, bedeutete das für die große Masse einen Namen und ein Faktum, für die meisten die interessante Notiz, dass der gefeiertste Künstler des Hofburgtheaters nur zweiundfünfzig Jahre alt geworden sei, für viele, viele aber einen unersetzlichen Kulturverlust, den Untergang einer ganzen Welt.

Mit Josef Kainz ist eines der reichsten, souveränsten Menschenleben unserer Zeit erloschen; wer ihn in einer seiner Masken gesehen, wer ihn als Mensch gekannt hat, vermag es nicht zu glauben, dass dieser Blick nicht mehr leuchten, diese Stimme nicht mehr klingen soll. Ein Mann ist dahin von so durchaus selbstgeschaffenem Wert, dass er mehr König war als alle, die da Kronen tragen: ein Bühnenkünstler trat ab, der sich aus dunkelsten Tiefen des Misserfolgs und unstillen Wandertums zu einem Fixstern von allumfassendem Licht erhoben hatte.

In dem Kampfe der letzten dreißig Jahre gegen die tyrannisch sich behauptende Tradition und um ein eigenes Kulturleben war Kainz einer der großen Streiter: auf der Szene hat er den Helden der klassischen Dichtung Leben von unserem Leben eingehaucht, und an der Verkörperung der Gestalten der modernen Gegenwartsdichtung war er mitbeteiligt. Zugleich hat er die Stufenleiter darstellerischer Möglichkeiten nicht nur an einer neuen Stelle angesetzt, sondern selber bis zum Gipfel durchlaufen: auf realisti-